

# Carnets 121

Octobre  $\approx$  Décembre

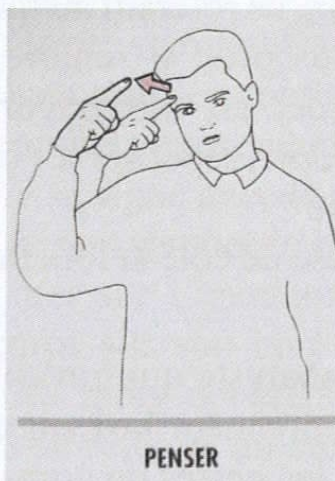
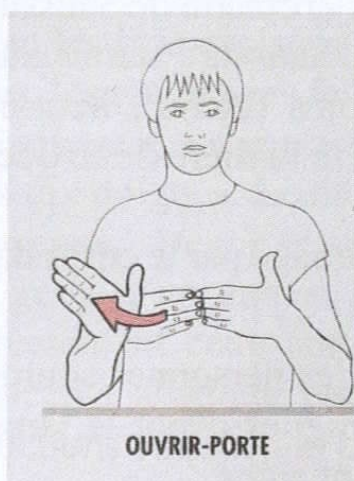
*deux mille vingt*

É c o l e d e

p s y c h a n a l y s e

S i g m u n d F r e u d

## De la gravure, en langue des signes<sup>1</sup>



Le film *Signer* de Nurith Aviv m'a donné envie de m'intéresser à la Langue des Signes. Cela a été pour moi une grande découverte, comme quand on ouvre une porte sur un nouveau champ de pensée. Comment penser cette langue si singulière ? J'ai été à la fois déstabilisée et enthousiasmée par cette rencontre, et je vous propose de vous faire part de mon cheminement avec ces quelques réflexions sur le nouage lettre/image.

Ce qui m'a d'abord interpellée en découvrant la L.S. c'est qu'elle me semblait être une langue à mi-chemin d'une écriture. Une langue graphique qui s'écrit dans l'espace entre les êtres. Diderot parlait d'ailleurs d'une écriture aérienne.

Shun-Chiu Yau, chercheur linguiste en langues des signes orientales, a trouvé dans les langues des signes des régions isolées de Chine, de fortes corrélations entre les signes en usage et le graphisme des anciens idéogrammes<sup>2</sup>. Dans une même orientation, certains linguistes ou anthropologues ont fait des liens entre la langue des signes et les pictogrammes des indiens d'Amérique, ou

---

<sup>1</sup> Texte écrit à partir de l'intervention faite le 08.12.2018, lors d'une projection-débat du film *Signer*, en présence de Nurith Aviv, proposée par le Cercle Art et Psychanalyse au cinéma Le Studio, au Havre.

<sup>2</sup> Shun-Chiu Yau, *Création gestuelle et débuts du langage ; création de langues gestuelles chez les sourds isolés*, Paris, éd. Langages Croisés, Centre National de la Recherche Scientifique, 1992. Cité par Benoît Virole, *La langue des signes des sourds, Langue iconique et systèmes idéogrammatiques au cœur du sémiotique*, conférence à l'École Nationale Supérieure des mines de Saint-Étienne, [www.benoitvirole.com](http://www.benoitvirole.com), 2013, p. 3.

avec les hiéroglyphes égyptiens. Ainsi, ces différents chercheurs se rejoignent sur cette idée que la langue gestuelle se sert d'une forme imagée comme celle présente dans les écritures anciennes. C'est pourquoi elle est souvent appelée « Langue iconique » où les images/gestes sont les matériaux signifiants...

C'est là que cela bouleverse notre savoir, pseudo-savoir, à nous psychanalystes qui nous référons à l'idée que le signifiant est une image acoustique, tel que le disait Lacan, se référant au linguiste Ferdinand de Saussure. Mais à y regarder d'un peu plus près, il semble que F. Saussure aurait aussi parlé « d'image gestuelle » – ceci est moins connu, moins retenu<sup>3</sup>. Peut-être devons-nous donc revoir notre copie, repenser les choses à la lumière de ce que la Langue des Signes nous enseigne ?

Aurions-nous un peu laissé de côté la fonction de l'image par le corps dans la genèse même du langage ?

André Meynard<sup>4</sup>, psychanalyste qui travaille avec les personnes sourdes, dit que les bébés entendants apprennent la Langue des Signes avant la langue orale. Le langage s'attrape avec les gestes du corps, qui font signe.

L'ethnologue André Leroi-Gourhan dans son livre *Le geste et la parole*<sup>5</sup> écrit que dès l'australopithèque les aires corticales d'associations verbales apparaissent de façon concomitante à celles d'associations gestuelles, et que les deux sont indissociables.

Lors d'un débat après la projection du film *Signer* et aussi lors de l'émission Talmudique sur France Culture, en présence de Nurith Aviv, Marc-Alain Ouaknin a évoqué un lien entre la Langue des Signes et l'hébreu. Justement par ce rapport à l'image du corps.

Selon lui, ces deux langues nous font signe d'une « archéographie originale ». En effet, en hébreu, il y a la trace du corps dans les lettres mêmes de l'alphabet puisque plusieurs lettres ont une signification propre se rapportant au corps : « la lettre *Ayin* », א, signifie œil, *Yod*, י = main, *Rech*, ר = tête, etc. Il y aurait là dans l'hébreu une trace des premières écritures égyptiennes, lorsque l'écriture était iconique. Ce serait donc une trace que l'on peut également retrouver dans les langues des signes<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> « En langue des signes, le signe linguistique change de modalité. Son signifiant n'est plus une image acoustique, mais une image gestuelle. F. de Saussure estimait que la nature vocale du signe linguistique était secondaire dans le problème du langage. », Danielle Bouvet, *Le corps et la métaphore dans les langues gestuelles*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1997, p. 6.

<sup>4</sup> André Meynard, *Des mains pour parler, des yeux pour entendre*, Paris, Érès, 2016.

<sup>5</sup> André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, coll. Sciences d'aujourd'hui, 1965.

<sup>6</sup> On pourrait cependant faire l'hypothèse, en suivant ce qu'avance Gérard Pommier dans son livre *Naissance et renaissance de l'écriture*, Paris, PUF, 1993, que l'hébreu a justement refoulé cette question du corps, en effaçant les voyelles-corps de son écriture, puisque seules les

On sait par exemple que le A figurait à l'origine une tête de taureau, qui s'est stylisée, ciselée puis retournée. Or, en tant que signe, le A ressemble étonnamment à cette tête de taureau à une seule corne !

Dans la Langue des Signes nous retrouvons sans cesse cette référence à l'image du corps, aux gestes du corps, parfois même pour mettre en signe un concept abstrait. Voici quelques exemples : le signe *projet* peut se faire avec le verbe aller, qui montre un déplacement du corps. Le mot  *paresse* peut se signer avec les bras croisés sur la poitrine, signifiant « se croiser les bras » ; ou encore avec les mains vers le bas, lâchant tous les doigts, adjoint d'une expression atone du visage. Ce signe a alors recours à l'expression métaphorique « ne rien faire de ses dix doigts ». Le mot *échelle* se signe avec le geste représentant la montée des barreaux. *Mentir* se signe en faisant remuer le nez. *Mari, femme* se signent avec le geste d'un anneau qui se met sur l'annulaire. L'œil se signe en désignant directement cette partie du corps sur son corps propre. Ainsi autant pour les concepts abstraits que pour les mots concrets, les idées, les sentiments, les fonctions ; beaucoup de signes se réfèrent au corps ou désignent une expérience physique.

Le signe du vagin est un triangle retourné, comme la forme de la vulve. On peut dire qu'il reprend la forme de ce qu'il désigne. Ce signe qui va jusqu'au losange, était repris par les féministes italiennes dans les années 70. Cependant ce signe existait déjà sur les parois des grottes préhistoriques, avec une fonction abstraite et symbolique, au-delà de la désignation de l'organe : Femme-déesse...

On dit que le corps est articulé au langage, mais pourrait-on donc aussi penser l'inverse : que le langage est à l'origine articulé à la réalité corporelle ? C'est une question que soulève la psycholinguiste Danielle Bouvet qui prend pour argument qu'également dans les langues vocales, l'étymologie des mots abstraits atteste fréquemment d'un fondement lié à la réalité corporelle (ex : com-prendre = saisir, prendre avec)<sup>7</sup>.

---

consonnes s'écrivent. Il se trouve que par un hasard tout à fait étonnant, j'ai reçu une demande de suivi d'un monsieur sourd, peu avant la sortie du film *Signer* alors que dans le même temps j'avais commencé depuis peu à apprendre l'hébreu. Il me semblait alors faire une sorte de grand écart entre deux langues opposées, l'une avec et l'autre sans corps. Cependant ce travail de réflexion sur la Langue des Signes m'a amenée à percevoir que ces deux langues étaient peut-être plus proches que je ne le croyais, notamment dans les racines de leur écriture.

<sup>7</sup> De surcroît à cette question du corps, comme unité sémantique, voire étymologique dans la Langue des Signes, la question de la dimension iconique renvoie elle aussi à un débat sur le nouage symbolique-imaginaire. Je propose d'en développer quelques points ici, à la manière Talmudique, comme commentaire ajouté en marge (en décembre 2020) de ce texte de mon intervention qui date de 2018.

Certains linguistes américains ont voulu démontrer que l'iconicité de la Langue des Signes n'était qu'un reste des origines, et qu'actuellement cette dimension était moindre. Certes

Hector Yankelevich a écrit<sup>8</sup> : « On n'apprend pas une langue, on l'incorpore. Il faut la déglutir avec la même intensité. Aussi physiquement qu'on

---

comme toute langue, la Langue des Signes a évolué au fil du temps, et comme nous le voyons avec la langue FA dans le film *Signer*, les signes ont tendance à se transformer peu à peu et se ciseler dans une sorte d'épure qui donne une densité, une représentativité symbolique plus éloignée de l'iconique. Une sorte d'élagage de la modalité « illustrative » et imaginaire des signes. On pourra ici faire un parallèle avec les écritures, qui ont évolué en partant souvent d'une modalité pictographique ou idéographique pour aller vers une simplification des signes plus épurés graphiquement. Cette stylisation a été parfois considérée comme une progression vers l'abstraction symbolique (voir à ce sujet le texte d'Hubert de Novion, *Sur l'invention de l'écriture, Carnets* n°99, mars-avril 2015, EpSF, Paris). Ainsi la graphie des lettres des alphabets actuels serait considérée comme symboliquement plus évoluée car plus détachée de la chose. Or, nous savons pourtant maintenant que les dessins les plus anciens sur les parois des grottes préhistoriques avaient très probablement des significations abstraites et symboliques. L'image peut donc être porteuse d'une dimension symbolique même si elle est très ressemblante d'un objet réel. D'ailleurs en grec *graphein* renvoie à la fois à l'idée d'image et d'écriture. Les deux sont liées dans une même entité. La progression de l'image à la lettre ne veut donc pas dire que l'on passe du concret à l'abstrait, et Benveniste s'y opposait, dit Danielle Bouvet (cf. *Op. cit.*). Freud, évoquant l'image des rêves et des symptômes hystériques, nous a enseigné sur sa valeur métaphorique et signifiante, comme dans les hiéroglyphes. Mais comment fonctionnent les hiéroglyphes ? Ils ont trois fonctions : une d'idéogramme, une de phonogramme, et une de déterminatif. Dans la fonction d'idéogramme le dessin du chat renvoie à l'idée de chat lui-même, mais assez souvent il y a un lien métonymique ou métaphorique. C'est là la fonction iconique par excellence. (Réf. P. Vernus, « L'écriture de la civilisation pharaonique », in *L'Écriture – ses diverses origines*, Dossier d'archéologie n° 260, février 2001, pp. 20-25). Or nous retrouvons ces trois fonctions dans la Langue des signes, même si bien sûr la fonction de phonogramme n'utilise pas les sons en tant que tels ; mais utilise l'unité de signe de la même façon, à l'intérieur d'un autre signe, pour former un mot composé. Le signe a alors une fonction d'indice sémantique. Ainsi nous constatons que divers processus de fonctionnement symbolique opèrent au sein d'une graphologie gestuelle. Même si la ressemblance entre le signifiant et le signifié est fréquente ; cela n'empêche pas que le processus de symbolisation est au départ de la formation du signe, dit D. Bouvet. Elle décrit le foisonnement des métaphores, des métonymies de l'objet, ou des métonymies de la fonction de l'objet, ou encore des métonymies de la métaphore ou du signe lui-même (par ex signer un mot pour la chose dont il est l'emblème, comme le signe du voile pour dire une religieuse). Ainsi nous repérons que sont présentes dans la langue des signes les trois modalités définies par le sémiologue Charles Sanders Peirce : icône, indice, symbole. Bien sûr dans son origine structurelle, cette langue accorde un champ plus grand à l'icône. Cependant le symbole et l'indice opèrent à l'intérieur même de l'icône. Selon Aliah Morgenstern (réf. *Introduction à la langue des signes*, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, Clifford Armion, 2017) ce fait que le signifiant et le signifié partagent fréquemment un lien d'analogie, de contiguïté, ou de ressemblance, par la nature même de l'iconicité, est plutôt à voir comme un principe organisateur de la langue, et pas comme une trace d'archaïsme. La modalité graphique, ou imagée du signe, comme celle du hiéroglyphe, ne semble donc pas un indicateur d'un moindre fonctionnement symbolique dans la structure de cette langue.

<sup>8</sup> Hector Yankelevich, *Un Havre ou l'ange de la langue*, in *Impression* n° 4. 1994, pp. 237-241.

mâche sa nourriture. Mais en la lisant dans les visages qui vous parlent<sup>9</sup>. » Corps et langue – qu'elle soit vocale ou signée – sont donc noués par la lecture.

Lacan dit d'ailleurs que « le signifié ça n'a rien à faire avec les oreilles, mais seulement avec la lecture, la lecture de ce qu'on entend de signifiant<sup>10</sup> ».

Cependant une langue à lire sur le corps, ce n'est pas rien, ce n'est pas sans effets. Et c'est là un autre aspect de la Langue des Signes que je voudrais évoquer :

Il y a parfois, pour nous les entendants, qui avons l'habitude de congédier le corps pour prendre voix, une sorte de fascination devant ces signes de corps ; mais également un trouble, voire une sorte d'angoisse, et une dimension de gêne, éro-gêne. « Une langue sexy et sensuelle », dit d'ailleurs Gal, dans le film.

André Meynard explique ce malaise par au moins deux choses :

D'une part au fait que quand voix et oreilles ne nous soutiennent plus, cela nous met à mal et nous renvoie à notre pulsionnel primitif, de l'époque où nous étions tout petits ; à ce temps de « l'infans », où on ne comprenait pas et ne parlait pas. Ce serait ce temps d'angoisse primitive, que nous avons refoulé, qui fait alors retour quand nous sommes devant des personnes sourdes que nous n'entendons pas.

Quant à la dimension éro-gêne, il précise que pour les personnes sourdes, le corps n'a pas cette même dimension que pour nous. Pour les entendants, c'est comme un excès de corps, ça fait « monstration » ; mais pour les sourds, ça fait « Dire » (comme l'image dans les films de Nurith Aviv ?). Il nous faut donc trouver cette idée d'un regardé vers un écouté, dit-il. Tendre à ne pas regarder le geste comme corps, mais comme texte.

C'est-à-dire, ne pas perdre de vue, que même s'il nous semble qu'il y a là pour nous un surplus de corps, cette langue n'en est pas moins structurée par le symbolique de l'interdit de l'inceste et de la Fonction-du-Nom-du-Père. Dire avec ses mains ce n'est pas pour autant toucher. Et cette langue des signes se sert autant des métonymies et des métaphores que la langue parlée. Le corps se met au service de la langue.

Roland Barthes, dans son livre *L'empire des signes*, décrit que dans certains contextes pour les Japonais, tout le corps fait « signe donné à lire ». Il évoque les masques blancs et impassibles des acteurs. Le corps-visage est alors une surface d'écriture. « Ils purifient le corps de toute expressivité : on peut dire

---

<sup>9</sup> Dans la Langue des Signes, l'expression du visage est fondamentale, et peut indiquer un adverbe, une ponctuation, une forme rhétorique. Elle est indispensable à la construction d'une phrase et fait partie du registre de la syntaxe et de la grammaire ; d'une fonction symbolique, donc.

<sup>10</sup> Jacques Lacan, *Encore*, séminaire XX, Paris, Seuil, 1975, p. 34.

qu'à force d'être des signes, ils exténuent le sens. [...] Ceci touche à une certaine façon de prendre la mort<sup>11</sup>. »

Barthes repère ainsi un paradoxe : dans le même temps que le corps fait signe, il se fait muet dans sa fonctionnalité de corps ; car il doit d'abord se prêter à être une sorte de support neutre de texte ; un peu comme une page blanche pour une écriture.

Or, ne retrouvons-nous pas cette double nature/structure dans la Langue des Signes, mais aussi dans tout signe (pourrait-on l'écrire  $\text{Si}?$ ) ? : à la fois dire et taire...

En grec, *sema* signifie à la fois montrer (signe d'en haut, augure, signe des dieux) et un tombeau, une sépulture (dans Homère), c'est-à-dire le lieu de la mort.

Dans le film *Traduire* de Nurith Aviv, Ala Hlehel, traducteur, témoigne que pour lui, traduire, signifie tuer sa propre langue – l'arabe – pour pouvoir s'ouvrir à l'autre langue – l'hébreu.

Au XI<sup>e</sup> siècle, c'est avec les moines cisterciens, ayant fait vœu de silence, que serait apparue la première langue des signes, répertoriée comme telle. C'est de taire leur propre langue que leur dire advient aux signes.

En latin, le mot *signum* renvoie à une marque distinctive, une empreinte, un sceau ou une incision pour faire une marque<sup>12</sup>. Mais c'est aussi désigner l'existence d'une chose absente, « en signe de », fréquemment en rapport avec la puissance divine.

La première apparition du verbe signer, en 1080, concerne le signe de la croix. Or la référence à la croix, pour les chrétiens, a une double occurrence symbolique, à la fois de vie et de mort.

De l'étymologie à l'usage, nous constatons chaque fois cette double articulation, intrinsèque au signe.

Tous ces éléments nous renvoient au lien que Lacan fait entre le trait unaire et la genèse de l'écriture. « Dans le prétendu idéogramme, le trait est ce qui reste du figuratif qui est effacé, refoulé, voire rejeté. C'est quelque chose de l'objet que le trait retient.<sup>13</sup> »

Ainsi, le signe, dans la Langue des Signes en particulier, n'est-il pas constitué lui aussi, à la fois de ce qui reste du figuratif, et à la fois, « en sous-mains » si je puis dire, d'une fonction de coupure et d'effacement ? Cette coupure

---

<sup>11</sup> Roland Barthes, *L'empire des signes*, Paris, Points-Seuil, 2005, p. 127.

<sup>12</sup> *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 2007.

<sup>13</sup> Marc Darmon, « Lettre », *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, reprenant la citation de Jacques Lacan, Séminaire IX, *L'identification*, Paris, Larousse, 2001, p. 230.

à dimension symbolique – telle une circoncision – n'est cependant pas toujours directement visible ou lisible, quand le signe est iconique. L'image figurative des signes iconiques peut en effet laisser croire que l'imaginaire prend plus de place. Mais si l'on se réfère à la double signification du mot *gravure* – à la fois image et incision – peut-être pouvons-nous entendre que les deux registres sont présents simultanément. Dans la Langue des Signes, le signe est une gravure, dans tous les sens du terme. À la fois comptant et décompté.

Toutefois, si la division est intrinsèque à tout signe, c'est surtout quand elle va concerner la jouissance, donc son usage, que la dimension symbolique va opérer. Cette fonction nécessaire pour s'inscrire dans le langage, suppose une séparation d'avec la jouissance du corps. Or c'est justement cela qui est inouï dans la Langue des Signes, dit André Meynard : une élision du corps jouissant par le corps lui-même, qui se prête à la fonction symbolique de la langue : une juxtaposition des deux fonctions.

« Le verbe se définit d'être un signifiant pas si bête [...] qui fait le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance, et il l'est encore moins quand cette division, il la détermine en disjonction, et qu'il devient signe<sup>14</sup> », nous dit Lacan.

Cependant il est peut-être troublant de constater que certains signes ne se modifient pas dans le temps, comme le signe triangulaire de la vulve féminine qui semble être une sorte d'archétype invariant. Cela voudrait-il dire qu'il y aurait là pour ce signe une Jouissance-Autre, sans coupure ? Une résistance à la division ? Ce n'est pas sûr, car si ce signe propose une image représentative très proche de la forme du pubis féminin, il n'est utilisé comme signe qu'en qualité d'indice de l'objet qu'il désigne, et n'équivaut pas (en image) à la chose elle-même.

La chose signée est donc ici autant congédiée au réel que la chose parlée. « Le mot est le meurtre de la chose », dit Lacan ; ce serait aussi vrai avec le signe, qu'il soit ressemblant (iconique) ou non.

---

<sup>14</sup> Jacques Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 27.